

D. P. SCHREBER

Rimes à sa mère

A l'occasion du 29 juin 1905.

*La jeunesse peut rêver d'un avenir doré,
Les gens âgés vivent dans le passé,
C'est pourquoi nous t'avons dédié un livre
Des anciens lieux aimés et du bon vieux temps.
Cela ravivera ton souvenir
Des endroits que tu as connus durant ta longue vie.
En le feuilletant, tu verras maintes choses
Qui te rappelleront le bonheur et les peines passés.
Car pour toi, le chemin de la vie n'a pas été facile et bordé seulement
De prairies printanières ensoleillées ;
Non, tu as eu une mesure bien comble
De jours brumeux et tristes,
Pauvres en joie mais riches en douleurs et peines
Et peu t'ont égalée en cela.
Mais ici aussi, le temps qui passe adoucit,
Il laisse à la beauté ce qui était beau
Et résoud volontiers les peines en mélancolie.
Aussi puissent les photos que nous avons rassemblées
Dans ce livre modeste, servir
A t'apporter de la joie lorsque tu les regarderas. Si l'art y est minime,
Tu ne dédaigneras pas totalement ce don :
Il est aussi beau que nos talents nous l'ont permis.*

I. Boule de feu¹

*Au commencement se trouve, comme il convient, la maison
 Dans laquelle ta vie a débuté.
 Elle apparaît pratiquement inchangée
 Quoique trois générations s'y soient succédé.
 Le tonnerre de Waterloo s'était à peine apaisé,
 La joyeuse nouvelle volait de bouche en bouche :
 Le Corse est vaincu pour la dernière fois.
 « La paix est revenue dans le monde ! » annonce-t-on partout.
 Les cris de la victoire résonnent encore
 Lorsqu'à la « Boule de feu »,
 Naît la première fille de Haase.*

*La maison où elle est née a,
 Des années plus tard, occupé de nouveau ta pensée.
 Il s'agissait d'indiquer l'endroit exact
 Où Goethe avait eu sa chambre d'étudiant.
 Sur la photo tu vois maintenant la plaque commémorative
 Qui proclame ce souvenir pour la renommée du poète.
 Elle précise en outre à celui qui est instruit
 Que là aussi ton mérite est attaché.
 D'après les propres paroles du grand homme,
 Les lieux qu'il a fréquentés sont sacrés.
 C'est pourquoi, là où son chemin a laissé des traces,
 Une foule d'admirateurs visite volontiers cet endroit.
 S'il a été, ici aussi, préservé de l'oubli,
 Si sa trace n'y a pas été effacée,
 Cela est dû à la vigilance féconde de ta mémoire
 Qui a su pendant des décennies en conserver fidèlement le souvenir.*

II. La maison Hohmann et Schwarzes Bret²

*Écrire des vers sur la maison Hohmanns et le Schwarzes Bret,
 Je trouve cela difficile, je l'avoue.
 Un chroniqueur local peut en parler,*

1. « Boule de feu » est la traduction du nom d'une maison célèbre de Leipzig, que l'on trouve décrite in K. GROSS, *Geschichte der Stadt Leipzig von der ältesten bis auf die neueste Zeit*, Leipzig, A. Schmidt's Verlag, vol. I, 1898, p. 272.

2. Ce sont les noms des deux demeures de Leipzig, cités in K. GROSS, *op. cit.*, p. 361, 736 et 288-289. — *Schwarzes Bret* signifie « Rôti noir ».

Il tire son sujet des maisons
 Et sait dire facilement
 Ce qui change dans chaque construction,
 Ce que faisaient les habitants avec ardeur,
 Et si la vie était plus chère telle ou telle année.
 La demeure des Hohmann a jadis été habitée
 Par une famille ennoblie aujourd'hui au rang comtal,
 Mais dont l'ancêtre en tout cas, si mes informations sont bonnes,
 A vendu le drap à l'aune ;
 Au « Rôti noir », celui qui pouvait tant bien que mal
 Se remplir la panse pour quinze pfennigs,
 Comme c'était le cas souvent des étudiants,
 — Quinze pfennigs, évidemment, ne suffiraient plus aujourd'hui —
 N'osait dépenser plus pour son ventre.
 Mais tout cela te concerne bien peu.
 Je veux, aussi bien que possible,
 Dire quelques mots sur ce que ces anciennes
 Demeures signifient pour toi, et seulement là-dessus.
 Elles ont vu les jours heureux de ton enfance,
 Consacrés à l'étude et au plaisir des jeux.
 Insoucians, jusqu'aux tracas
 Que l'alphabet et le calcul apportent.
 L'école était dénigrée, il était distingué
 D'avoir à son service un précepteur,
 Il louait et blâmait également,
 Il vous enseignait, à toi et à tes frères et sœurs³,
 Tout ce que l'éducation exige,
 Ta tête était chargée, ce n'est pas peu dire,
 D'histoire mondiale, d'histoire naturelle, de langues étrangères ;
 On le remarque encore aujourd'hui, dans ton grand âge.
 Malgré cela tu as toujours aimé les livres ;
 Qui furent encore tes maîtres avertis,
 A part von Hauthal, von Reichardt et Krüger,
 Je ne peux l'apprendre que de toi-même,
 Car il n'y a presque plus d'autres témoins en vie.
 Ils sont tous partis depuis longtemps ;

3. Il s'agit de Eduard (1812-1864), Thérèse (1817-1893), Gustav (1822-1871) et Fanny (1827-1895). Les frères ne se sont jamais mariés. Thérèse s'est liée en 1841 avec le Dr Doring, mort en 1849 ; Fanny s'est mariée en 1851 avec Gustav Loesch, qui gérait le domaine de Beerendorf et qui mourut en 1874.

Quatre-vingts ans et plus se sont écoulés
 Depuis qu'ils ont commencé à l'instruire,
 C'est pourquoi, ce qui dans tes jeunes années
 T'a occupé l'esprit et touché le cœur,
 Puissent ces vieilles maisons nous le dire à présent,
 Celles que nous avons présentées en images ;
 Et même si ces maisons restent muettes,
 Peut-être qu'un souvenir, ça et là, te reviendra.

III. La « Maison princière »

Les années d'enfance se sont envolées rapidement,
 Et un jour tu es devenue jeune fille.
 Tu emménageas une fois de plus dans une nouvelle maison
 Où cette jeune vie se déroulait à présent.
 Il n'était pas encore nécessaire de s'éloigner beaucoup
 De la précédente demeure. La vieille ville était à l'étroit ;
 Voulait-on y fuir la chaleur de l'été,
 On trouvait déjà près de Kaux un terrain.
 Cette maison ne fut pas choisie par hasard :
 Les locataires en étaient pour la plupart des professeurs.
 La « Maison princière » ! Comme son nom fier,
 Plein de souvenirs, résonne dans ton âme !
 Ta vie était éclosée comme une fleur,
 Le parfum de la jeunesse, comme une lueur rose
 Coulée même sur les choses quotidiennes ;
 Comment en serait-il autrement, à vingt ans !
 La maison était fort joliment située ;
 Tout près du portail, entre des colonnades,
 Un jardin où l'on pouvait soigner des fleurs,
 Sur les murs il devait même y avoir de la vigne.
 Et en plus la maison était joyeuse ;
 Des savants entraient et sortaient ;
 Se parler d'un ton allègre et agréable,
 C'était la joie des parents ; ton père ne dédaignait pas
 Un bon repas avec un verre de vin.

4. La « Maison princière », Fürstehaus, est renommée et citée in K. REUMUTH, Herausgeber, *Heimatgeschichte für Leipzig und Leipziger Kreis*, Leipzig, Dürr'sche Buchhandlung, 1927, p. XXI. Elle était souvent louée à des professeurs ; son père, W. H. Haase, était aussi professeur et devint recteur de l'Université.

On ne manquait presque jamais les concerts à la halle au drap⁵
 Alors qu'en revanche on se rendait moins souvent au théâtre,
 Cinq personnes à l'appel! Déjà pas mal d'argent.
 A la maison, on cultivait aussi la musique assidûment,
 On la goûtait en bel esprit, avec chaleur ;
 L'engouement de l'époque pour tout ce qui était nouveau
 A constamment trouvé en toi un sens éveillé.
 A vrai dire, lorsqu'on voulait t'apprendre l'écarté
 Et le whist, on ne te découvrait guère de don ;
 Mais si un homme d'esprit entrait chez vous,
 Volontiers ton propre esprit y trouvait sa délectation.
 Et parfois on voyait paraître un galant,
 Prêt à se lier à toi pour la vie ;
 Un exalté jura haut et fort
 Qu'il ne pourrait plus trouver le bonheur qu'uni à toi.
 Aussi fut-il pénible à ce pauvre homme d'être repoussé,
 Et pour toi non plus cela ne fut pas agréable ;
 Il ne convenait pourtant pas, par pure pitié,
 D'accepter le joug d'une union sans amour.
 Cela dura ainsi jusqu'à ce que vienne le bon ;
 Quand celui-ci, un jeune docteur, parla d'amour,
 Quand il rassembla son courage pour faire sa demande,
 Bien sûr, on ne réfléchit pas longtemps.
 A Machern, sous le viaduc*,
 L'Éclair venait de passer à toute vapeur,
 Lorsque soudain ton cœur a tressailli violemment
 Et que tu as prononcé un « Oui » te liant pour la vie.
 Et lorsque la fumée de la vapeur se dissipa,
 Il apparut tout de suite évident aux yeux de tous
 Que l'Amour une fois de plus avait bandé son arc,
 Et que Mlle Haase était fiancée.

Peu après, tu quittas la demeure⁶
 Familiale pour suivre ton époux.

5. La halle au drap, *Gewandhaus*, la maison des drapiers, et son orchestre existent encore de nos jours.

* Remarque pour le lecteur étranger : à l'époque (début 1838), la voie ferrée de Leipzig à Dresde s'arrêtait à Machern. De temps en temps, on lançait des trains de plaisance afin de donner l'occasion aux gens de Leipzig d'expérimenter la grande nouveauté des chemins de fer. (N. de l'A.)

6. La déclaration d'amour se situe au début de 1838, et ils se sont mariés le 22 octobre 1838 dans la *Nikolaikirche*.

*Sans doute ici encore la lumière n'alla pas sans ombre,
Et tu mis bientôt ton père dans la tombe.
Mais, par la suite, les jours apportèrent maints bonheurs,
Car les vagues de l'existence montent et descendent.
Bien sûr ton regard se pose sur bien d'autres choses.
Mais pourtant, quand tu évoques cette époque-là,
Pleine de joie et de plaisir,
Que je ne puis dépeindre qu'avec de pâles couleurs,
Tu es certaine qu'un soleil aussi éclatant
Que la « Maison princière » n'existe plus !*

IV. Église Saint-Nicolas

*C'est au tour à présent d'une maison de Dieu ;
L'image te montre la nef et l'autel.
L'atmosphère sacrée, grave et silencieuse qui la remplit,
Se manifesta un jour à toi d'une façon particulière.
C'est devant cet autel que tu accordas ta main
À l'homme qui t'avait donné la sienne,
Et qui ensuite se tint fidèle à tes côtés
Jusqu'à ce qu'il rejoignît les morts.
Depuis lors, vous avez été unis par l'amour et la fidélité,
Et c'est ensemble que vous avez porté chaque bonheur et chaque peine ;
Si jamais deux cœurs se sont trouvés,
Ce sont les vôtres, pour toujours jusqu'à l'éternité ;
Las, quel temps mesuré fut imparti
Au lien paisible du bonheur conjugal !
Las, comme l'époque où il était encore sur terre
Est déjà lointaine aujourd'hui !
Veuve, tu portes le deuil depuis cinquante ans ;
Entre-temps, le monde est devenu un autre monde,
Tes cheveux ont blanchi depuis longtemps,
Mais jamais tu n'as oublié ni lui ni ton amour pour lui !*

V. Pigeon

*Lorsque tu as échangé ta couronne de fiancée contre la coiffe de mariée,
Et dit adieu à la maison de tes parents,
Ta route n'alla d'abord que jusqu'au « Pigeon »,*

7. Le père de Pauline était déjà mort en 1837 !

Et tu n'eus pas de voyage de nocces.
 A peine reconnais-tu encore sur l'image
 La maison, tant elle a changé ;
 On abat les maisons alentour ;
 A elle, on lui a même ajouté un étage,
 Pourtant, les anciennes pièces existent toujours ;
 Les endroits qui furent modifiés depuis ta jeunesse,
 Ton imagination est sans doute prête
 A leur redonner leur aspect de jadis.
 Dans l'existence charmante des fleurs,
 Le « printemps de la vie », si je puis dire,
 On le nomme lune de miel. Est-ce à juste titre ?
 On pourrait se le demander,
 Car le véritable amour ne doit pas briller peu de temps
 D'un faux éclat comparable aux paillettes ;
 L'or véritable conserve toujours son éclat
 Malgré le temps et la corruption jusqu'aux confins de la vie.
 Ainsi chez vous depuis cette époque joyeuse
 A peine troublée par les peines et les soucis ;
 Lorsque deux cœurs battent ainsi à l'unisson,
 Seul un lendemain plus beau suit un bel aujourd'hui.
 Goûter pour la première fois la joie d'être mère,
 Se consacrer tout entière à l'homme que l'on aime,
 A vrai dire, qu'y a-t-il de plus beau sur terre
 Que l'éclat d'une pareille prospérité !
 Chaque espoir, chaque souhait semble comblé ;
 Un seul désir, insatisfait, reste encore ouvert :
 Que le temps, une seule fois, s'arrête,
 Freiné dans sa course, pendant que le mariage est encore jeune !

VI. La rue du cimetière Saint-Thomas et la Königstrasse

Jusqu'ici je me suis efforcé de dessiner
 Une idylle douce
 Sans aucune dissonance encore. Tout d'un coup éclate
 Une première douleur dans cette jeune vie conjugale.
 Mère mourut⁸. La demeure devint trop petite.

8. La mère de Pauline Haase mourut en 1841, ce qui entraînait pour Pauline l'obligation d'héberger sa sœur Fanny et de déménager à Thomaskirchhof.

Il s'agissait d'accueillir la sœur cadette ;
 Vous fûtes obligés, il n'y avait pas moyen de faire autrement,
 De vous habituer à un nouveau logis.
 Le choix tomba sur Thomaskirchhof. C'est par hasard seulement
 Que la photo s'est trouvée dans ma liste.
 Entre-temps, le destin s'était accompli ;
 Tu vois déjà l'échafaudage prêt pour la démolition.
 La modestie m'interdit de m'étendre
 En vers au sujet de cette maison ;
 C'est pourquoi je relaterai brièvement ce fait
 Comme le souci d'être complet l'exige de moi.

Tu avais déjà amené deux enfants,
 Un garçon et une fille étaient nés⁹,
 Quand la cigogne eut l'audace de revenir
 Avant même qu'on ait bien pu y songer¹⁰.
 Et je suis moi-même apparu en effet,
 Qui à présent commets ces vers pour toi,
 A peine digne, il est vrai, de mériter tes félicitations,
 Un coquin qui donne plus que ce dont il est capable.

Quelques années plus tard, un nouveau changement se produisit.
 Comment ma muse parviendra-t-elle
 A chanter sans trop de fadeur
 De Reklam et de Engelmann et de Drechsel?
 J'y renonce et, de la maison de la Königstrasse,
 Que soient seulement mentionnées les naissances,
 Qui, même si ce n'est pas énorme,
 Allèrent toutefois jusqu'à quatre¹¹.
 Mais, en plus, la maison de rééducation t'avait apporté
 Le souci d'enfants étrangers ;
 Ils ne donnaient pas moins de désagrément ni de peine,
 Pourtant ils étaient gardés comme les tiens.
 Ainsi le ménage est devenu de plus en plus important,
 Et, avec lui, le nombre des domestiques.
 Il a fallu chercher un autre lieu,
 Où l'on puisse bientôt s'installer chez soi¹².

9. Il s'agit de Daniel Gustav, né le 27 juillet 1839, et d'Anna, née le 30 décembre 1840.

10. Daniel Paul Schreber est né le 25 juillet 1842.

11. Sidonie est née le 14 septembre 1846.

12. Moritz Schreber avait repris, et non pas fondé, une clinique orthopédique en 1844.

VII. Zeitzer Strasse

*On avait résolu de construire une maison sur notre propre terrain ;
Il s'agissait maintenant de penser vite et bien
A la façon dont on l'érigerait,
Et quelle forme on lui donnerait.
A l'époque, elle se trouvait presque à la campagne ;*

*Il n'y avait encore que des maisons isolées, là où aujourd'hui
C'est le tumulte de la cité, presque une calamité.
A l'œuvre ! Ah, quelle heureuse époque c'était !
Pour chaque coin, chaque pièce, imaginer
Comment il fallait que ce soit joli et utile,
Se réjouir de chaque arbre du jardin,
Et même, sans doute, de chaque pomme de terre !
Même lorsque vous y fûtes installés, cela prit encore des années
Pendant lesquelles la vie se montra la plupart du temps seréne.
Il arriva qu'une petite fille aux cheveux blonds
Rejoignit les autres enfants¹³.*

*Mais soudain, voici que le ciel s'assombrit,
Une longue maladie rongea ton époux ;
Elle se mit à jeter une ombre épaisse sur ta vie,
Tout en étant la pierre de touche de ton amour.
Ce dont tu as souffert et ce dont tu t'es privée durant ces jours
— On évitait le monde ; même chez soi, il y avait des entraves —
Il n'est vraiment pas besoin qu'un autre le dise,
Toi-même, tu t'abîmes souvent dans ces pensées.
Enfin, au moment où on pourrait espérer
Voir la guérison poindre, en récompense de tant de sacrifices,
Tu fus touchée de la plus cruelle façon
Et le vis soudain disparaître dans la tombe fraîche.*

*Ce qui advint par la suite était
Supportable, mais sans beaucoup d'intérêt.
Le monde semblait vide et désert, sans joie ;
Charme et goût de l'existence s'étaient évanouis.*

La maison de la Königstrasse 4 avec les quatre enfants, les parents, les domestiques et les quelques enfants-internes de la clinique, est vite devenue trop petite. Königstrasse signifie la « rue du Roi ».

13. Klara est née le 25 janvier 1848.

Peines et soucis s'accrurent,
 Un rude coup, la douloureuse fin de ton fils¹⁴,
 Maladie des enfants, ta propre fatigue,
 Partout, nuages, où que ton regard se porte.
 Sans doute y avait-il de temps à autre encore de bons moments,
 Puisqu'il y avait maintenant deux gendres et une bru¹⁵,
 En plus des enfants qui n'habitaient plus la maison,
 Les petits-enfants augmentaient le nombre de ceux qui te sont chers.
 En cours de route, la vie t'offrit bien de belles choses encore,
 Pourtant il te fallut beaucoup te priver.
 Il n'est pas facile et l'homme ne s'habitue guère
 A se nourrir uniquement des choses passées.
 Je ne m'attarderai donc pas au détail ;
 Suit un méli-mélo de photos,
 Qui peuvent bien dépeindre les choses vécues et vues,
 Sans qu'une série de vers les explique,
 Mais en cette fête nous ne voulons pas nous plaindre ;
 Il nous est permis de la célébrer le cœur rempli de reconnaissance ;
 En te voyant l'esprit vif et paisible,
 Même si parfois l'ouïe ou l'usage des membres te font défaut.
 Enfants, petits- et arrière-petits-enfants
 — Vois comme leur nombre est considérable déjà —
 Se réjouissent, unis par l'affection aujourd'hui de tes quatre-vingt-dix ans,
 Soit en silence, soit autour d'une coupe,
 Qu'il nous soit permis d'implorer la miséricorde divine,
 Pour ce qui te reste de chemin ici bas,
 Et, si c'est sa volonté d'espérer,
 Que tu deviendras peut-être centenaire.

APPENDICE

I

A vrai dire, il y a quelques pages, j'ai promis
 De ne plus enfourcher Pégase,
 Et mon commentaire en vers ne doit plus

14. Gustav, né en 1839, se suicide dans la nuit du 7 au 8 mai 1877. Il avait quarante-sept ans et travaillait comme *Gerichtsrat* auprès de la cour de justice cantonale de Bautzen, à cinquante kilomètres de Dresde.

15. Il s'agit de Carl Jung qui se marie le 26 juillet 1864 avec Anna, de Sabine Behr qui se marie le 5 janvier 1878 avec Paul, et de Théodor Kranse qui se marie en 1888 avec Klara.

*Accompagner le restant des photographies.
 Pourtant, devant la photo du vieux théâtre municipal,
 Devant les prairies de Beerendorf et de Schenkenberg¹⁶,
 Voici que ma veine poétique se met à gonfler encore une fois,
 Il me faut exprimer en vers ce que j'ai ressenti.
 C'est là que tu pouvais, pleine d'enthousiasme,
 Goûter les nombreux et magnifiques fruits de l'art.
 Ces deux villages furent souvent visités,
 La nature s'y révèle par ses champs et ses prairies.
 La nature et l'art, qui pourrait s'en priver !
 Ce sont même les deux aspects d'une vie d'homme
 Qui, s'ils sont unis, lui donnent son vrai charme,
 Ainsi que la force et la fraîcheur nécessaires pour supporter
 la peine de tous les jours.*

*Ainsi chaque aspect du bonheur de la jeunesse
 Se manifeste-t-il pour toi dans ces photos,
 Fidèle et vraie dans chacune d'elles ;
 Il n'est donc point besoin de les décrire avec des mots.*

II

*A Rudelsburg et à Kösen¹⁷,
 Tu fus également,
 Toi en voiture, et ton fiancé à pied.
 Reçois-en aussi un poétique salut.*

III

*Comme ton cœur se soucie peu de peaux et de fourrures,
 Sans doute n'as-tu que peu de sympathie
 Pour ceux qui mangent Kasher et sont Juifs polonais.
 Laisse-moi pourtant joindre aux autres
 La photo d'un bâtiment de Brühl¹⁸
 Sur lequel il n'est pas rare non plus que les soucis se reposent.
 Son apparence ne payait guère de mine,
 Et il n'était pas toujours facile de le gérer ;*

16. La famille Haase avait des domaines seigneuriaux dans ces deux localités.

17. Rudelsburg et Kösen, deux localités dont la dernière était un lieu de cure.

18. Brühl est une rue commerçante où se trouvait le magasin d'un fourreur juif et où se trouvait aussi, vers 1866, la petite usine chimique de Gustav. La maison appartenait à la famille Schreiber jusqu'en 1905.

*Pourtant, il fut pendant soixante ans à toi et aux tiens.
Et l'on peut dire une chose en son honneur :
Quand il ne fut plus à nous, ce fut une perte
Moins douloureuse que d'autres que nous avons pleurées.*

IV

*A Lausche et à Klosterberg Oybin¹⁹,
Tu es allée un jour avec tes trois enfants.
M'asseoir jambes écartées sur la borne frontière
Était à cette époque mon plus grand plaisir.
Lorsque j'y revins pour la deuxième fois,
J'en ai pris des photos,
Cinquante ans plus tard. On remarque
Que tout y est presque comme avant.
Seuls les gens ont quelque peu vieilli,
Ici comme en d'autres lieux.*

V

*La résidence de Saxe, célèbre dans le monde de l'art
Se présente maintenant devant toi en quelques photos.
Près de Leipzig, elle a grandi constamment dans ton cœur,
Depuis qu'elle fut le but de ton premier voyage.
Cependant, j'ai pris sur moi de te la montrer
Sans cet art de la lumière, inventé depuis,
Et d'ailleurs photographiée à maintes reprises ;
On peut en trouver dans le commerce des clichés bien plus beaux.
Seulement, quelque chose d'un peu particulier te touche :
Le « Nouveau marché » où tu étais descendue,
Et « Saloppe²⁰ » où l'on te servait le café.
On voit, dans la vallée, les tours de Dresde,
Réminiscences classiques également
De Schiller et de Körner. Dans le grand jardin,
Le palais et l'étang où glissent des cygnes blancs,
Toutes sortes de choses qui te présentent leurs hommages.*

19. Deux localités à environ deux cents kilomètres de Leipzig, visitées par les parents accompagnés de leurs trois premiers enfants et situées à la frontière de la Saxe et l'Autriche. Oybin est un lieu de cure où allait le père pour ses douleurs intestinales.

20. Le « Nouveau Marché » et « Saloppe » sont sans doute des édifices, peut-être même des hôtels.

Enfin tu aperçois un humble logis²¹,
 Qui vient de surgir depuis peu grâce à ton aide,
 Inachevé, semble-t-il, sur beaucoup de points,
 Même les fenêtres n'y sont pas encore.
 Pourtant, une fois qu'il est habité par ton fils,
 Pourquoi l'espoir devrait-il être écarté
 D'y recevoir un jour en hôte,
 Celle qui nous permet de trouver le chemin de notre propre maison?

VI

Le hasard m'offrit récemment deux photos
 Qui ne sont sans doute pas mal venues pour toi
 Voilà pourquoi je les ai prises dans l'album.
 Leur place, ai-je pensé, est à la fin.
 Un vers d'accompagnement est ici presque nécessaire,
 Puisque je ne voulais pas, comme explication, mentionner les noms.
 Qui sait si toi-même, après si longtemps,
 Tu ne reconnaitras pas leur objet?
 Toutefois la richesse de la langue maternelle fait ici défaut,
 En effet, même si j'interroge tous les docteurs de la loi,
 Que pourrait-on bien faire rimer au monde avec Klitzschen,
 En dehors de Hitschen, Pritschen, Titschen?
 C'est pourquoi il faut te contenter de ces photos
 Disposées, je l'espère, pour ne pas te déplaire;
 Rien d'autre que ce que le plaisir donne après des années:
 Une tranche de souvenirs du vieux temps.

VII

Deux devinettes

a) En quatre syllabes

Mes deux premiers sont, au sens ancien, un élément,
 Qui nous dispense la chaleur juste après la lumière du soleil.
 Mes deux derniers sont le moule, que chacun connaît,

21. Il s'agit de sa propre maison à Dresde : Angelikastrasse 15a.

Où un autre élément prend forme.
 Mon tout est une vieille bâtisse dans une ruelle de Leipzig,
 Connue pour avoir hébergé jadis des étudiants²².

b) En trois syllabes

Ce sont d'abord deux syllabes qui indiquent
 Des hommes d'un rang élevé et de haute naissance,
 Parce qu'ils furent jadis les premiers
 A l'ordre de la guerre et du combat.
 Mon dernier, c'est ce qui nous protège de la tempête
 Pendant l'orage comme dans la vie,
 Même si, hélas, de nos jours
 Tous ne la possèdent plus en partage.
 Mon tout, d'après le sens,
 Tu pourrais le traduire approximativement par « dynastie ».
 Pourtant, il te faut, d'après un autre sens,
 Te reporter en esprit à Leipzig.
 Ici se dresse un édifice d'une égale beauté,
 Qui tient son nom — ai-je appris —
 De ce qu'il protégea souvent les premiers fils avides d'étudier
 Comme des enfants de mises²³.

JULIEN QUACKELBERN

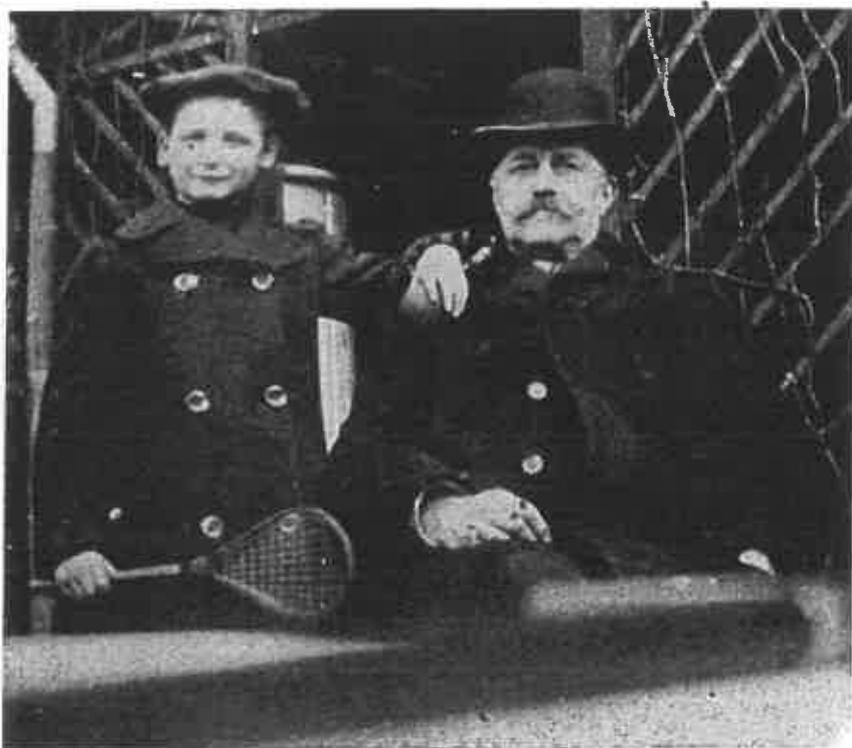
Note sur les Rimes à sa mère

Ce texte, composé par Paul Schreber pour les quatre-vingt-dix ans de sa mère, le 29 juin 1905, est imprimé sur une feuille pliée en deux, dont seulement un exemplaire nous est connu. C'est le commentaire en rimes d'un album de photos qui retrace par l'image la vie de celle dont c'est l'anniversaire.

Remarquons que ce discours a une double dimension objectivante : il raconte la vie de quelqu'un par les lieux, surtout par les maisons, par le décor dans lequel cette vie s'est passée, et il s'appuie pour cela sur un album, sur des

22. Feuerkugel, « Boule de feu ».

23. Fürstenhaus, la « Maison princière ».



D. F. SCHREBER AVEC SA FILLE ADOPTIVE,
VERS 1905.



WILHELM REICH, EN 1948.

photos qui servent de béquilles à son discours. Schreber se sert du « nous », sans créer à aucun moment une communauté de sentiments. Même si cette forme convient particulièrement pour des vers de circonstance, ceci n'empêche pas d'être un abri habile, voire un refuge nécessaire pour un « je » trop souvent assiégé. « Si l'art y est minime, tu ne dédaigneras pas totalement ce don : il est aussi beau que nos talents nous l'ont permis », implore-t-il [v. 20-22]. Plus loin se pointe néanmoins ce qu'il essaie d'éviter : « Je trouve cela dur, je l'avoue. Un chroniqueur... tire sa matière des maisons et sait raconter... ce que les habitants y faisaient avec ardeur... » (*Was die Bewohner trieben d'rin mit Fließ*) [v. 53-57]. Comme il s'est approché de quelque chose de trop énigmatique, il passe rapidement à l'argent, à la question des maisons et aux problèmes des descendance roturières ou nobles.

Il est clair que ce document — par ailleurs recoupé et vérifié par d'autres documents — contraste avec toute la littérature connue sur la mère. Il est étonnant, stupéfiant et même choquant de lire ce qu'on a pu produire sur cette femme. « dépressive », « effacée », « passive », « dominée par son mari », « sans volonté propre; victime d'un tyran »..., en l'absence de tout document ! Qu'on puisse pour tout psychotique regarder aussi du côté de la mère ne justifie pas cette analyse sauvage dans le style Far West à la R. B. White. Cette tendance à faire de la mère une figure pâle et soumise a été prolongée par Searles, Chasseguet-Smirgel, Kohut, même par Baumeyer, et bien d'autres...

Toutes les données indiquent pourtant une direction totalement opposée : Pauline Schreber aurait été plutôt une dame relativement indépendante, consciente de descendre d'une lignée importante, gagnant largement sur son mari en prestige, s'occupant de cinq enfants; soignant un mari malade, et très active jusqu'à un âge fort avancé. De multiples preuves peuvent en être trouvées par celui qui cherche au lieu de se contenter de ses simples vues de l'esprit !

La naissance de la mère, Pauline Haase, le 29 juin 1815, a lieu dans une maison célèbre : Feuerkugel. Dans le mythe familial, elle naît encadrée entre Goethe et Napoléon, quelques jours après la bataille de Waterloo et dans une maison où le plus grand poète d'Allemagne avait occupé une chambre d'étudiant. Plus tard, quand une association des amis de Goethe voulut honorer d'une plaque son passage dans leur ville de Leipzig, la mère de Schreber aurait été la seule à se souvenir de l'emplacement exact de la chambre !

Même s'il est prouvé que Paul Schreber répète ici fidèlement un épisode familial souvent raconté, il faut le traiter davantage comme un mythe évoquant le prestige rattaché à la lignée maternelle. Le père de Pauline, le Pr W. A. Haase, avait été recteur de l'Université, son grand-père avait été professeur en médecine. La mère de Pauline appartenait à une famille encore plus connue car ses parents héritaient des Wenck deux domaines seigneuriaux. C'est sans doute à partir de données réelles que s'est ébauché ce mythe qui incarne une vérité importante pour les Schreber : la transmission du prestige par la lignée des femmes.

Le texte qui nous occupe ici en est la longue et abondante illustration. Pauline Haase, ainsi que ses frères et sœurs, a eu des précepteurs privés qui lui ont distillé une formation aussi soignée que prestigieuse [v. 73-87]. « Des savants entraient et sortaient » de la maison princière : entre autres, le professeur et psychiatre J. C. A. Heinroth et le professeur de droit C. J. G. S. Wächter [v. 121]. La famille suivait les concerts à la halle au drap, pratiquait la musique

à la maison, et se rendait au théâtre, quoique moins souvent. Aux jeux, la mère préférait la compagnie d'un homme d'esprit! Elle aimait rappeler qu'elle avait souvent entendu Félix Mendelssohn et Schumann. On retrouve là, une fois de plus, sa préférence constante pour le prestige.

Après avoir étalé tout ce prestige arrive le passage où les prétendants se présentent pour être éconduits « jusqu'à ce que vienne le bon ». « Quand celui-ci, un jeune docteur, Moritz Schreber, élève du père, « parla d'amour, quand il rassembla son courage pour faire sa demande, on ne réfléchit plus longtemps » [v. 144-147]. Paul décrit leur union comme inspirée : « Vous avez été unis par l'amour et la fidélité, et c'est ensemble que vous avez porté chaque bonheur et chaque peine. Si jamais deux coeurs se sont trouvés, ce sont les vôtres... Las! quel temps mesuré fut imparti au lien paisible du bonheur conjugal. Las! comme l'époque où il était encore sur terre est déjà lointaine aujourd'hui [v. 177-184]. » Les dix dernières années de sa vie avaient été assombries par des maux de tête violents qui l'obligeaient à se retirer de la vie publique, même parfois à s'isoler de sa famille, sans que sa production de livres n'en souffre. Il faut mettre ces maux de tête en rapport avec l'accident causé en 1851 par l'échelle de fer — cause déclenchante — et ses obsessions signalées par le dossier médical de son fils. Nous lisons sur cette maladie : « On évitait le monde, même chez soi il y avait des obstacles [v. 285]. » Ne trouvons-nous pas là une évocation suggestive de la vie de ceux qui sont dominés par des idées obsessionnelles? Tout le passage montre qu'il s'agissait vraiment d'une longue maladie qui dura jusqu'à la mort, le 10 novembre 1861 [v. 280-291].

Israëls fait remarquer, non sans humour, que beaucoup de spéculations sur la date de déclenchement de ces maux de tête ne reposent sur rien de solide. On a l'habitude d'imiter Ritter qui se trompe, même avec les sources en main! *Niederland* y relie le cas de Casati [*Mémoires*, 49] qui aurait eu un accident au même âge que le père de Paul Schreber, c'est-à-dire « à l'âge de cinquante et un ans ». Le pire est que Moritz Schreber avait en vérité quarante-deux ans quand l'échelle lui est tombée sur la tête, et... son fils avait exactement le même âge quand sa première (et non sa deuxième) maladie se déclencha!

Mais revenons sur nos pas. Il y a un passage remarquablement étrange quand Paul Schreber évoque sa propre naissance. Son frère Gustav est né le 27 juillet 1839, sa sœur Anna le 30 décembre 1840. A peine dix-neuf mois plus tard, le 25 juillet 1842 : « ... la cigogne eut l'audace de revenir avant même qu'on ait bien pu y songer. Et je suis moi-même apparu en effet... à peine digne... de mériter ton approbation, un coquin qui donne plus que ce dont il est capable » [v. 240-246]. On retrouve ici le ton du début du texte, ton caractéristique avec lequel il se tourne vers sa mère en implorant son approbation — *Befall* — comme il craint encore de lui déplaire — *Missfall* — vers la fin du texte [v. 408]. Mais *Missfall* signifie aussi fausse-couche.

Sa sœur Sidonie est née le 14 septembre 1846. Entre-temps, en 1844, son père avait repris une clinique orthopédique qu'il avait d'abord exploitée à la Königstrasse, n° 4. Ses quatre enfants, sa femme, sa belle-sœur, lui-même, les domestiques et les quelques enfants pensionnaires à la clinique rendaient cette maison rapidement trop exigüe. Il construisit alors un grand édifice, en 1847, à la Zeitzer Strasse, où sa femme demeura jusqu'à sa mort en 1907. C'est dans cette maison que le cinquième enfant, Klara, est née le 25 janvier 1848.

L'on est frappé par un parallélisme entre ce texte de 1905 où la mère s'occupe de l'aménagement de la maison et un texte de 1907 où sa femme s'occupe d'aménager la sienne à Dresde. Dans les deux cas, tout l'accent est mis sur la femme construisant sa maison, dans les deux cas le rôle masculin est plus qu'effacé. Immédiatement après ce passage du texte de 1905, Paul Schreber mentionne la naissance de sa sœur Klara [v. 278-279]; immédiatement après le passage analogue dans le texte de 1907, il parle de « devoirs plus élevés puisqu'un enfant [*une fille adoptive*] nous accompagne dans notre nouveau foyer » [v. 43-44]. L'axe maison-lignée-enfant semble donc préoccuper Paul, quoique l'expression qu'il en donne ici est fortement désubjectivée.

Le père, Moritz Schreber, mourut le 10 novembre 1861, des suites d'une crise d'appendicite. Il laissait une veuve de quarante-six ans et cinq enfants : Gustav a presque vingt-trois ans, Anna a vingt et un ans, Paul dix-neuf, Sidonie quinze et Klara presque quatorze. Les deux filles doivent encore débiter leur carrière. Anna, la fille aînée, se marie trois ans plus tard — le 26 juillet 1864 — avec Carl Jung. De cette union naîtront les seuls petits-enfants de Pauline (dont parle le vers 303).

Le veuvage de Pauline Schreber n'a pas été facile selon son fils, qui rappelle le suicide de Gustav — dans la nuit du 7 au 8 mai 1877 — comme une épreuve majeure. Son propre mariage, le 5 janvier 1878, avec Sabine Behr, moins d'une année après ce suicide, et le mariage tardif de Klara à quarante ans avec Theodor Krause en 1888 forment, avec les petits-enfants, le contre-poids heureux aux multiples épreuves. Les vers qui terminent ce texte témoignent de la santé robuste dont Pauline Haase jouit encore à l'âge de quatre-vingt-dix ans [v. 312-323].

Suit un appendice en sept points sur des photos, non relié à l'ensemble. Dans un premier point, le prestige familial des Haase est une fois de plus évoqué, car on s'y réfère à leur domaines seigneuriaux de Beerendorf et Schepkenberg, tout comme on évoque la possession d'une maison dans le Brühl, rue commerçante où le fils Gustav a exploité sans succès pendant quelques années une usine chimique avant de se lancer dans une carrière de juriste.

Le seul passage qui nous semble encore intéressant traite de sa propre maison à Dresde. Avec l'aide financière de sa mère, en 1904, deux ans après son internement, Paul Schreber se fait construire cette maison dont il est question aussi dans le texte pour l'anniversaire de sa femme en 1907. Ayant quitté la maison de santé, il habite d'abord chez sa mère, âgée alors de quatre-vingt-sept ans. Et c'est grâce à elle qu'il retrouve le chemin de sa propre demeure et retrouve Sabine. Ceci est très illustratif de son état d'esprit : aussi bien en sortant qu'en rentrant dans la clinique, il passe par sa mère !